Łajtar, Adam / Wipszycka, Ewa

L'épitaphe de Duhēla SB III 6249 : des moines gaïanites dans des monastères alexandrins

The Journal of Juristic Papyrology 28, 55-69

1998

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MUZEUM HISTORII POLSKI

The Journal of Juristic Papyrology
Vol. XXVIII, 1998, pp. 55-69

Adam Łajtar
Ewa Wipszycka

L'ÉPITAPHE DE DUḪĒLA *SB* III 6249: MOINES GAÏANITES DANS DES MONASTÈRES ALEXANDRINS

Il est bien connu qu'Alexandrie, dans l'antiquité tardive, était entourée d'un dense réseau de monastères. Ils étaient particulièrement nombreux à l'ouest de la ville, sur l'étroite bande de terre (ταινία, en latin *taenia*) qui séparait le lac Maréotis de la Méditerranée, le long de la route qui menait d'Alexandrie au grand centre de pélerinage d'Abu Mina et vers la Libye. C'est là que se trouvaient, parmi d'autres, les célèbres centres monastiques Pempton, Enaton (ou Ennaton), Oktokaidekaton et Eikoston, ainsi appelés parce qu'ils étaient situés, respectivement, près de la cinquième, de la neuvième, de la dix-huitième et de la vingtième pierre milliaire du *cursus publicus*.[1]

Les centres monastiques de la *taenia* alexandrine sont connus surtout grâce à des textes littéraires et para-littéraires. La documentation papyrologique est à peu près inexistante, ce qui est normal pour une localité de la Basse Égypte. On dispose en revanche de données archéologiques et, pour un centre monastique qui a dû être situé près de la localité moderne de Duḫēla, d'un groupe important d'inscriptions.

Ad-Duḫēla se trouve à une dizaine de km à l'ouest du centre d'Alexandrie, à la hauteur d'Agami, à peu près à l'endroit de l'antique Plinthinè. C'était jadis un village, mais depuis longtemps, c'est un faubourg d'Alexandrie. Au début du XXe siècle, dans cette localité, à 500 m au sud-est de la gare de chemin de

[1] Au sujet de ces centres, voir les articles de J. Gascou dans *The Coptic Encyclopedia*, éd. Aziz S. Atiya, New York 1991: «Pempton», t. VI, p. 1931; «Enaton», t. III, pp. 954-958; «Oktokaidekaton», t. VI, pp. 1826-1827; «Eikoston», t. VI, p. 951. Pour l'Enaton, voir aussi S. Timm, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, t. II, Wiesbaden 1984, *s.v.* «Dēr az-Zaggāg»; et *s.v.* «Pempton», id., t. IV, Wiesbaden 1988.

fer d'al-Manāzir, furent découvertes par hasard quatorze épitaphes de moines, écrites en grec et appartenant au VIe siècle. Elles entrèrent au Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, où elles sont encore conservées.[2] À la même époque, le coptologue et collectionneur russe V. de Bock acheta sur le marché antiquaire en Égypte une épitaphe grecque d'un moine, un certain Kyriakos, mort en 597. Cette épitaphe, avec toute la collection de V. de Bock, entra finalement au Musée de l'Ermitage. On ignore où elle a été trouvée, mais, d'après des critères formels, il est possible de la rattacher, avec beaucoup de probabilité, au groupe des épitaphes trouvées à Duḫēla.[3] La découverte fortuite de quatorze épitaphes à Duḫēla amena aussitôt la Société Archéologique d'Alexandrie à entreprendre des fouilles dans cette localité. Elles mirent au jour des restes d'une église.[4] Plus tard, on découvrit par hasard à Duḫēla encore trois épitaphes de moines; celles-ci aussi entrèrent au Musée Gréco-Romain d'Alexandrie.[5] En 1964 et en 1966, l'Institut Français d'Archéologie Orientale au Caire effectua à Duḫēla des fouilles, qui mirent au jour des restes de maisons de l'antiquité tardive.[6]

Les inscriptions trouvées à Duḫēla (18 pièces, y compris celle qui est conservée à l'Ermitage) forment un groupe très homogène au point de vue formel. Toutes ces épitaphes suivent le schéma suivant: «Un tel s'est endormi (ἐκοιμήθη) en tel mois, en tel jour, en telle indiction, en tel an de l'ère de Dioclétien». Le fait que toutes ces inscriptions, sans exception, emploient, pour parler du décès, le verbe ἐκοιμήθη, est remarquable, car ce verbe n'apparaît pas très souvent dans les autres inscriptions funéraires chrétiennes d'Égypte. Tous les défunts sont des moines; ils sont qualifiés soit de ἀδελφός, soit de ἄββα. Deux de ces moines ont appartenu au clergé: l'un a été ψάλτης (*Lef.* 2), l'autre πρεσβύτερος (*SB* III 6249: c'est le texte dont il va être question ci-dessous). Une fois, apparaît un ethnique, Βυζάντιος (*Lef.* 14); une autre fois, il est dit que le défunt était ὁ ἀδελφὸς Ἰουλιανοῦ (*Lef.* 6). Dans la plupart des cas, après le nom du moine, apparaît l'expression ὁ τοῦ ἄββα, suivie d'un nom propre: c'est l'indication du supérieur. Dans huit inscriptions, apparaît aussi le nom de la com-

---

[2] G. Lefebvre, «Épitaphes de moines alexandrins», *BSAA* 8 (1905), pp. 11-19; id., *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, Le Caire 1907, n°s 1-14.

[3] L'épitaphe de Kyriakos a été publiée, sans indication de provenance, par S. de Ricci, *Rev. Épigr.* 1 (1913), p. 159, n° 13 (*SB* IV 7318). Son appartenance probable au groupe des épitaphes trouvées à Duḫēla a été indiquée par A. Łajtar, *JJP* 26 (1996), pp. 65-66.

[4] C'est de cette église que provient le célèbre bas-relief sur marbre représentant saint Ménas en prière parmi deux chameaux. Voir W. E. Crum, «D'un édifice d'époque chrétienne à El-Dekhela et l'emplacement de l'Ennaton», *BSAA* 9 (1907), pp. 3-12. Le plan de l'église a été récemment reconstitué par P. Grossmann, *BSAA* 45 (1993), pp. 111-112, pl. 20.

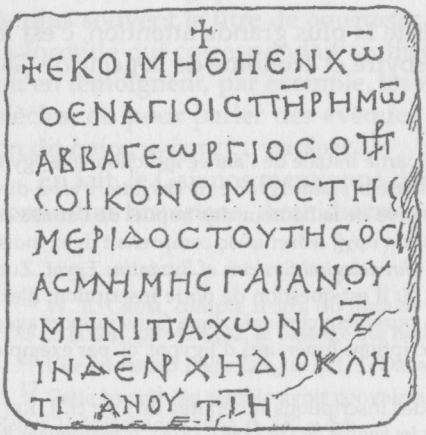
[5] E. Breccia, «Due nuovi epitaffi di monaci alessandrini», *BSAA* 16 (1918), pp. 74-78 (*SB* III 6249; 6250); id., «Ancora un epitaffio di monaco alessandrino», *BSAA* 17 (1919), pp. 179-181 (*SB* III 6255).

[6] Les résultats de ces fouilles n'ont pas encore été publiés; provisoirement, voir F. Dumas, *CRAI* 1966 (1967), pp. 299-300; *id.*, *CRAI* 1967 (1968), p. 437; *Guide Bleu de l'Égypte*, Paris 1971, p. 236.

munauté monastique dont le défunt avait fait partie. Sont attestés ainsi les noms τῆς Περιστερᾶς (*Lef.* 10) et μονὴ Ζαστῶν (*Lef.* 12), ainsi que les noms de quatre *koinobia*: κοινόβιον τοῦ ἄββα Εὐσταθίου (*Lef.* 5; 6; 11), κοινόβιον τοῦ ἄββα Ἰωάννου (*Lef.* 9), κοινόβιον τοῦ ἄββα Σαλαμᾶ (*Lef.* 10) et κοινόβιον τοῦ Μαφορᾶ (*Lef.* 14).

Auquel des grands centres monastiques de la *taenia* alexandrine appartenaient les moines ensevelis à Duḫēla? Ayant remarqué que selon Jean de Nikiou[7] et Jean Moschos,[8] l'Enaton comprenait un *koinobion* d'abba Salama (Salomon), les savants (Crum, Breccia et d'autres) ont pensé d'abord que les trouvailles de Duḫēla devaient être mises en rapport avec l'Enaton. Cette opinion fut rejetée énergiquement par E. Schwartz, qui fit remarquer que l'Enaton devait être localisé beaucoup plus loin d'Alexandrie, dans les environ de Kom el-Zugag, et que Duḫēla avait bien des chances d'être le site du Pempton.[9] L'opinion de E. Schwartz a été acceptée par J. Gascou. Nous l'acceptons, nous aussi.

Une des épitaphes de Duḫēla va faire l'objet de nos considérations. Elle n'a jamais été étudiée attentivement jusqu'ici. Dûment interprétée, elle peut jeter une lumière intéressante sur l'attitude des communautés monastiques à l'égard des controverses religieuses. Il s'agit d'une inscription découverte par hasard et publiée par E. Breccia, *BSAA* 16 (1918), pp. 274-277, et reproduite dans *SB* III 6249. C'est une plaque de marbre de forme carrée (29,5 cm de largeur et de hauteur; ca. 3 cm d'épaisseur). Le texte est complètement conservé et ne présente pas de difficulté de lecture. Voici le fac-similé donné par E. Breccia et le texte.



†

† ἐκοιμήθη ἐν Χ(ριστ)ῷ
ὁ ἐν ἁγίοις π(ατ)ὴρ ἡμῶ(ν)
ἄββα Γεώργιος ὁ πρ(εσβύτερος)
(καὶ) οἰκονόμος τῆς
μερίδος τοῦ τῆς ὁσί-
ας μνήμης Γαιανοῦ
μηνὶ Παχὼν κζ'
ἰνδ(ικτίωνος) ε' ἀρχῇ Διοκλη-
τι^ν^ανοῦ τιη'

[7] Jean de Nikiou, *Chronique*, dans la traduction de R. H. Charles, *The Chronicle of John (c. 690 A.D.), Coptic Bishop of Nikiu*, London 1916, chapitre 92, 9, p. 146.

[8] Jean Moschos, *Pratum spirituale*, PG 87, 3, col. 3008 et 3037.

[9] E. Schwartz dans un appendice du livre de F. von Woess, *Das Asylwesen Ägyptens*, München 1923, pp. 259-260.

> «Sa sainteté notre père abba Georgios, presbytre et économe de la μερίς de Gaianos de sainte mémoire, s'est endormi dans le Christ au mois de Pachon, le 27, au début de la cinquième indiction,[10] l'an 318 de (l'ère de) Dioclétien».

L'épithète ὁ ἐν ἁγίοις, qui est ici appliquée au moine défunt Georgios, figure dans deux autres épitaphes de moines de Duḫēla: *Lef.* 10 (ὁ ἐν ἁγίοις ἀδελφὸς Τιμόθεος) et *SB* IV 7318 (ὁ ἐν ἁγίοις π(ατὴ)ρ ἡμῶ(ν) ἄββα Κυριακὸς ὁ ἀναχωρητής). Elle apparaît très rarement parmi les inscriptions de la vallée du Nil:[11] dans l'épitaphe d'un moine d'Abydos[12] et dans celle d'Ignatios, évêque de Faras.[13] En revanche, elle est très fréquente dans les textes littéraires, par exemple dans les Vies de saints, des VIe-VIIe siècles. Ainsi que A.-J. Festugière l'a montré,[14] elle équivaut à, et est interchangeable avec, l'épithète ὁ ἅγιος, correspond à latin *sanctus* ou *sanctissimus*, et peut être traduite par «Sa Sainteté», «Sa Béatitude». C'était une sorte de titre honorifique qu'on donnait aux ecclésiastiques et aux moines, mais aussi à l'empereur. On l'employait non seulement pour parler d'hommes vivants, mais aussi pour parler de défunts. Le fait que toutes les inscriptions du Delta et de la vallée du Nil contenant l'épithète ὁ ἐν ἁγίοις sont des épitaphes, ne peut pas être considéré comme significatif: rappelons-nous que nous ne possédons que peu d'inscriptions chrétiennes d'Égypte qui ne soient pas des inscriptions funéraires.

La date que l'inscription donne de la mort de Georgios correspond au 22 mai 601. C'est là l'inscription la plus tardive parmi celles de Duḫēla; les plus anciennes (*Lef.* 1; *SB* III 6250) sont datées de l'an 240 de l'ère de Dioclétien (523/524 de n.è.).

Ce par quoi l'épitaphe de Georgios mérite la plus grande attention, c'est le fait qu'elle présente ce moine comme «presbytre et économe de la μερίς de Gaianos de sainte mémoire».

---

[10] Le mot ἀρχῇ se réfère à l'indiction. Il désigne la partie initiale de l'année indictionnelle égyptienne (laquelle commence vers le Ier mai), comprise entre la *praedelegatio* et la *delegatio*, c'est-à-dire entre la publication provisoire et la publication définitive de la hauteur des impôts de l'année en cours. Pratiquement, la période indiquée par l'expression ἀρχῇ ἰνδικτίωνος comprenait deux mois: Pachon et Pauni. Voir R. S. Bagnall & K. A. Worp, *Chronological Systems of Byzantine Egypt*, Zutphen 1978, pp. 17-29 et 55-62, et spécialement p. 46, où il est question de notre inscription. L'expression ἀρχῇ ἰνδικτίωνος, en tant que détermination purement chronologique (sans rapport avec le système fiscal), apparaît assez souvent dans les inscriptions funéraires d'Égypte: cf. par exemple *Lef.* 183; 280; *SB* III 6187; 6191; 6199.

[11] Hors de la vallée du Nil, elle est attestée dans des inscriptions funéraires de Tyr: cf. J. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr (1963-1974)*. I: *Inscriptions de la nécropole* (= Bulletin du Musée de Beyrouth 29), Paris 1977, n° 200.

[12] *ASAE* 1911, p. 247, n° 832: ὁ ἐν ἁγίοις ἀββᾶς Δαυείδ.

[13] J. Kubińska, *Faras IV. Inscriptions grecques chrétiennes*, Warszawa 1974, pp. 26-32, n° 4: ὁ παμμακάρ(ι)ος ὁ ἐν ἁγίο(ι)ς (καὶ) καθοσιωμένος ἐπίσκ(οπος) Ἰγνάτιος.

[14] A.-J. Festugière, *Les moines d'Orient*, III, 1: *Les moines de Palestine. Cyrille de Scythopolis, Vie de Saint Euthyme*, Paris 1962, p. 80 n. 52.

Essayons d'abord d'établir qui est ce Gaianos. E. Breccia voyait en lui un moine, inconnu par ailleurs, fondateur d'un *koinobion*, appelé ici μερίς, à l'intérieur du centre monastique auquel appartenait le cimetière de Duḫēla. Une autre hypothèse, allant dans le même sens, mais plus audacieuse, a été proposée par W. E. Crum.[15] Ce savant a cru pouvoir identifier le Gaianos de notre inscription avec le Gaios dont il est question dans une Vie copte d'apa Longinos. Selon cette Vie,[16] apa Gaios, originaire de Corinthe, était le supérieur de l'Enaton. Il mourut, semble-t-il, avant le début des troubles qui accompagnèrent l'intronisation de Timothée Ailouros dans le siège patriarcal d'Alexandrie en 457, et dans lesquelles Longinos joua un rôle de premier plan.

L'hypothèse de Crum[17] est inacceptable pour plus d'une raison. D'abord, Gaios et Gaianos, ce sont deux noms différents. Ensuite, le mot μερίς n'est jamais employé — ni dans les inscriptions de Duḫēla, ni ailleurs — pour désigner une laure ou un *koinobion*; cette objection frappe naturellement aussi l'hypothèse de E. Breccia. En outre, l'identification de Duḫēla avec l'Enaton est plus que douteuse. Enfin, l'expression ὁ τῆς ὁσίας μνήμης témoigne que Gaianos avait été un évêque.

Il nous faut justifier cette dernière remarque. Dans l'antiquité tardive, plusieurs titres honorifiques pouvaient être employés pour parler d'un évêque ou pour s'adresser à un évêque. Le choix dépendait probablement de divers facteurs: du charactère du texte (document, texte privé, texte littéraire), de la position sociale de l'auteur ou du locuteur, des habitudes locales. Dans les documents papyrologiques et dans les inscriptions, on donne aux évêques vivants le plus souvent le titre de ὁσιώτατος.[18] Lorsqu'il s'agissait d'un évêque défunt, la formule qui correspondait au titre ὁσιώτατος, c'était τῆς ὁσίας μνήμης, ainsi qu'en témoignent, par exemple, les Actes des conciles écuméniques des IVe-Ve siècles, où pour parler des évêques qui avaient participé au concile de Nicée, on dit ὁσίας μνήμης ... πατέρες.[19]

En fait, le Gaianos mentionné dans notre inscription est un personnage bien connu des historiens. Archidiacre de l'Église d'Alexandrie sous l'épiscopat de

---

15 W. E. Crum, compte rendu du livre de J. Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, dans *JThS* 25 (1924), pp. 425-432; le passage qui nous intéresse se trouve à la p. 431.

16 *Vite dei monaci Phif e Longino*, éd. T. Orlandi, Milano 1975, p. 58, traduction p. 59.

17 Cette hypothèse semble avoir convaincu S. Timm, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, t. II, Wiesbaden 1984, p. 852 n. 64.

18 Cf. O. Hornickel, *Ehren- und Rangprädikate in den Papyrusurkunden. Ein Beitrag zum römischen und byzantinischen Titelwesen*, diss. Gießen 1930, pp. 29-30, *s.v.* ὁσιώτατος; Hornickel conclut: «Ehrenprädikat der höheren Geistlichkeit, namentlich der Bischöfe, in den Urkunden des 6. und 7. Jahrhunderts». Voir aussi E. Jerg, *Vir venerabilis. Untersuchungen zur Titulatur der Bischöfe in den ausserkirchlichen Texten der Spätantike, als Beitrag zur Deutung ihrer öffentlichen Stellung*, Wien 1970, pp. 166 et 176.

19 *Acta conciliorum oecumenicorum*, éd. E. Schwartz, II, 1, Berlin 1933, p. 487, l. 16; p. 491, l. 28.

Timothée Ailouros, Gaianos[20] fut, après la mort de celui-ci, l'un des deux évêques monophysites d'Alexandrie. Son rival, Théodose, représentait le monophysisme sous la forme que lui avait donnée Sévère d'Antioche; lui-même représentait le monophysisme selon la doctrine de Julien d'Halicarnasse — doctrine d'après laquelle le corps du Christ, dès la conception, n'aurait pas été un corps humain, mais un corps incorruptible (ἄφθαρτον — d'où le nom ἀφθαρτοδοκῆται) et non susceptible de souffrance, bien que le Christ, par un acte de la volonté, ait assumé la souffrance et la mort.[21] La μερὶς τοῦ τῆς ὁσίας μνήμης Γαιανοῦ de notre inscription, c'est le «parti» des gaïanites: le terme μερίς est employé, pour parler des gaïanites, par Photius dans son résumé d'un opuscule (que nous ne possédons pas) du patriarche chalcédonien Eulogios (580-607);[22] et Liberatus de Carthage, dans un passage que nous citerons ci-dessous, parle de la «pars adsertorum incorruptibilitatis».

Des renseignements sur Gaianos et les gaïanites se trouvent dans de nombreux textes littéraires. Ce sont tous des textes écrits par des auteurs qui n'acceptaient pas la doctrine de l'incorruptibilité. La plupart de ces auteurs noircissent de diverses manières leurs adversaires. Cependant, du chœur des dénigrateurs se distinguent deux textes qui contiennent beaucoup de renseignements importants et dignes de foi. Le premier et le meilleur, c'est un ouvrage de Liberatus, archidiacre de l'Église de Carthage, qui, très probablement, fit partie de la délégation envoyée par le synode local au pape Jean II en 534. Liberatus séjourna à Rome encore l'année suivante, après quoi il voyagea beaucoup et séjourna certainement à Alexandrie; la date précise de ce séjour ne peut être établie. De même, il est impossible de savoir où il écrivit son *Breviarium causae Nestorianorum et Eutychianorum*.[23] C'est une relation objective, faite par un observateur détaché, qui n'avait aucune raison de préférer Gaianos ou

---

[20] Certains textes l'appellent Gainos; de même, ils appellent ses partisans gaïnites, et non gaïanites.

[21] La meilleure présentation de la doctrine des ἀφθαρτοδοκῆται et de l'histoire de ce courant en Égypte se trouve dans le chapitre de Theresia Hainthaler faisant partie de l'ouvrage de A. Grillmeier, *Jesus der Christus im Glauben der Kirche*, Bd. 2, 4: *Die Kirche von Alexandrien mit Nubien und Äthiopien nach 451*, Freiburg 1990, pp. 45-52. Parmi les ouvrages précédents, voir J. Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des Églises jacobites (518-616)*, Paris 1923, pp. 112-119; E. R. Hardy, *Christian Egypt. Church and People. Christianity and Nationalism in the Patriarchate of Alexandria*, New York 1952, pp. 131-134. Ce dernier auteur (p. 132-133) fait du courant des aphthartodocètes égyptiens une expression de la méfiance du peuple égyptien à l'égard des ecclésiastiques et des fonctionnaires liés à Constantinople. Cette opinion a été acceptée par A. M. Demicheli, «La politica religiosa di Giustiniano in Egitto. Riflessi sulla Chiesa egiziana della legislazione ecclesiastica giustinianea», *Aegyptus* 63 (1983), pp. 217-257.

[22] Photius, Bibliothèque, éd. R. Henry, Paris 1959, codex 227.

[23] Publié par E. Schwartz dans le dossier du concile de Chalcédoine: *Acta conciliorum oecumenicorum*, II, 5 (1936), pp. 98-141. Une traduction italienne avec une introduction et un bref commentaire: Liberato di Cartagine, *Breve storia della controversia nestoriana ed eutichiana*, a cura di F. Carcione, Anagni 1989.

Théodose, car les deux étaient à ses yeux des hérétiques. Lorsqu'il écrivit le *Breviarium*, Liberatus était au courant de l'abondante littérature polémique; il disposait en outre de renseignements qu'il avait obtenus, pendant son séjour à Alexandrie, de personnes qui avaient participé aux événements.

À la seconde place, il faut mettre le traité *De sectis*, écrit entre 543 et 551. L'attribution de cet ouvrage fait l'objet de discussions, mais peut-être faut-il accepter la tradition qui l'attribue à un polémiste connu, Leontios de Byzance.[24] Ce traité accorde une attention particulière au personnage de Gaianos. Les renseignements qu'il présente à ce sujet sont, pour l'essentiel, proches de ceux que présente Liberatus.

Cette concordance est significative, car les deux récits sont certainement indépendants l'un de l'autre. C'est sur ces deux sources qu'il faut se fonder pour reconstituer les événements.

L'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* (dont nous citerons le titre sous la forme abrégé *HP*) est une source de qualité bien inférieure.[25] Elle est fondée sur des Vies des patriarches écrites par des représentants du courant sévérien, qui l'avait emporté sur Gaianos et les gaïanites; elle a été rédigée longtemps après le moment où ce courant, qui avait survécu aux persécutions de la part des empereurs pro-chalcédoniens, était devenu, grâce à la domination arabe, l'Église égyptienne tout court. Il est impossible, sur la base de la rédaction médiévale, d'établir ce qui se trouvait dans ses sources, dont les auteurs avaient eu affaire aux gaïanites. Le récit fourmille d'inexactitudes évidentes et grossières. Là où il n'est pas possible de vérifier, à l'aide d'autres textes, les renseignements qu'il donne, il vaut mieux ne pas lui faire confiance.

Gaianos (écrit Gainos) ou les gaïanites sont brièvement mentionnés dans la *Chronographia* de Théophane le Confesseur sous les dates 6030, 6033 et 6057 A.M., qui correspondent, respectivement, à 537/538, 540/541 et 564/565 de n.è.[26] Les renseignements donnés par la chronique de Jean de Nikiou[27] peu-

---

[24] La seule édition est celle de la PG, 86, 1. Pour l'état de la recherche sur cet ouvrage, voir M. VAN ESBROECK, « La date et l'auteur du *De sectis* attribué à Leonce de Byzance», [dans:] *After Chalcedon. Studies in Theology and Church History*, Leuven 1985 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*), pp. 415-424.

[25] *History of the Patriarchs of the Christian Church*, éd. B. EVETTS, [dans:] *Patrologia Orientalis*, I-V, Paris 1904-1910. C'est une compilation faite par Mawhub ibn Mansur (1025-1100) sur la base de biographies des patriarches écrites par divers auteurs. Pour la période de 477 à 700, Mansur s'est servi d'un ouvrage de Georges archidiacre, qui s'était servi de matériaux plus anciens. Les nombreuses inexactitudes contenues dans le récit peuvent être le résultat soit du passage des renseignements à travers plusieurs rédactions successives, soit des besoins de la propagande du clergé alexandrin.

[26] Le texte de Théophane le Confesseur a été publié par C. DE BOOR (1883); il existe une traduction pourvue d'un excellent commentaire: *The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near East History A.D. 284-813*, translated with introduction and commentary by C. MANGO and R. SCOTT, with the assistance of G. GREATREX, Oxford 1997.

vent, en dépit des déformations dues aux traductions successives, servir à reconstituer la suite des événements. Les gaïanites apparaissent, dans le rôle d'adversaires doctrinaux, dans l'ouvrage d'Anastase le Sinaïte intitulé Ὁδηγός (en latin *Viae dux*).[28] Des données intéressantes se trouvent enfin dans la chronique de Michel le Syrien (1126-1199), patriarche monophysite d'Antioche, qui est généralement considéré comme un auteur sérieux et bien renseigné.[29] Il a dû utiliser des sources syriaques que nous ne possédons pas.

À Alexandrie et dans les centres monastiques qui entouraient la ville, l'aphthartodocétisme eut un succès foudroyant. Quant au reste de l'Égypte, nous ne disposons que d'une indication assez vague, contenue dans le récit de Liberatus: en énumérant les groupes qui appuyaient Gaianos, cet auteur mentionne entre autres «omnem provinciam». Aucun des auteurs qui nous servent de sources, ne s'intéresse à ce qui se passait en Égypte loin d'Alexandrie.

Timothée Ailouros, sous l'épiscopat duquel la controverse surgit, garda, à l'égard de celle-ci, une attitude indécise. Au moment de sa mort (le 7 février 535), la rivalité entre les partisans de Julien d'Halicarnasse et ceux de Sévère d'Antioche atteignit un point critique. Envoyé à Alexandrie avec la mission d'appuyer les monophysites sévériens, le *cubicularius* de Théodora, Kalotychios, secondé par le *dux* Aristomachos et l'*augustalis* Dioskoros, fit en sorte que Théodose fût choisi pour succéder à Timothée. Cependant, la cérémonie de l'ordination, au cours de laquelle le successeur choisi, avant de recevoir le *pallium*, devait veiller pendant une nuit près du corps du prédécesseur, ensuite mettre la main de celui-ci sur sa propre tête, enfin l'ensevelir personnellement, ne put être portée à terme, car une foule hostile au sévérianisme entra dans l'église. On conféra immédiatement l'ordination épiscopale à Gaianos,[30] qui

---

[27] Cet auteur a été évêque de Nikiou dans la seconde moitié du VIIe siècle. Sa chronique, qui était écrite en grec, ne s'est conservée que sous la forme d'une traduction éthiopienne d'une traduction arabe d'une traduction copte. Ces traductions successives ont produit de nombreuses déformations, qui rendent difficile l'utilisation de l'ouvrage. Nous nous servons de la traduction anglaise indiquée ci-dessus, note 7. Le passage cité se trouve au chap. 92, pp. 145-146.

[28] Anastase le Sinaïte est mort au début du VIIIe siècle. Son ouvrage le plus important est l'*Hodegos*. Il a été publié par K.-H. Uthemann dans le *Corpus Christianorum*, Turnhout – Leuven 1981.

[29] Michel le Syrien, éd. J. B. Chabot, Paris 1899, livre IX, chap. 21, traduction pp. 193-194.

[30] Cf. Liberatus, *Breviarium*, 20: «consuetudo quidem est Alexandriae illum qui defuncto succedit, excubias super defuncti corpus agere manumque eius dextram capiti suo inponere et sepulto manibus suis accipere collo suo beati Marci pallium et tunc legitime sedere. dum haec Theodosius nocte pertemptat, cognoverunt populi et monasteria quid esset factum vespere in episcopio studio Calotychii et iudicum, id est Aristomachi ducis et Dioscuri augustalis. mox Theodosium persecuti sunt et expulerunt, ne colligeret funus Timothei, inthronizaverunt autem Gaianum, qui fuit tunc archiepiscopus ex parte adsertorum incorruptibilitatis. habens autem consentaneos aliquantos ex clero et possessores civitatis et corporatos et milites et nobiles et omnem provinciam permanens ita Gaianus in episcopatu dies CIII, post haec a iudicibus pulsus abscessit. et post menses duos Narsis cubicularius missus ab augusta Theodora Theodosium quidem inthronizat, porro Gaianum misit

détenait la haute dignité d'archidiacre de l'Église alexandrine et qui, pour cette raison, était évidemment présent.

L'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* donne une autre version des événements. Selon celle-ci, Théodose fut ordonné évêque de façon tout à fait régulière. Quant à Gaianos, c'était un homme vieux et influençable; il se laissa convaincre que la dignité épiscopale revenait à lui, et non à Théodose. La cérémonie de l'ordination de Gaianos eut lieu deux mois après celle de Théodose, et non dans une église, mais dans la maison d'un certain presbytre Théodore, homme malhonnête et riche. Avec l'argent de celui-ci, on corrompit le *dux* et le préfet, qui reléguèrent Théodose d'abord à «Harismanus» — qui est, comme l'a compris Gutschmid, suivi par J. Maspero,[31] un toponyme-fantôme, né de la non-compréhension du grec ὡρισμένος τόπος, «une localité déterminée» —, et ensuite à Malij, c'est-à-dire à Metelis, au fin fond de l'Égypte. Ici, Théodose demeura pendant deux ans. «Les laïcs d'Alexandrie, le clergé et les fonctionnaires de la ville» se plaignaient auprès du préfet de ce qu'il avait éloigné «leur» patriarche. Craignant que l'affaire ne soit portée à la connaissance de l'empereur, le préfet chassa Gaianos de la ville. L'empereur, cependant, fut informé de l'affaire. Tout en se réjouissant en son cœur de ce conflit qui déchirait les monophysites d'Alexandrie, il permit à Théodora, qui était favorable aux monophysites, de prendre les décisions qu'elle trouverait nécessaires pour défendre Théodose. On envoya à Alexandrie Narsès avec six mille soldats. L'envoyé de l'impératrice était chargé d'examiner sur place la question de savoir lequel des deux prétendants, Théodose ou Gaianos, avait été ordonné évêque le premier. Il se trouva, certes, des gens, encouragés par le *dux* et par le préfet, pour crier que c'était Gaianos qui avait été ordonné le premier; cependant, cent vingt membres du clergé et fonctionnaires signèrent un document confirmant la priorité de Théodose. Gaianos avoua sa faute publiquement, dans l'église, et obtint le pardon de son adversaire. Il reprit sa fonction d'archidiacre.

Il est évident que partout où elle diffère de la version de Liberatus et de celle du *De sectis*, la version de la *HP* est fausse. Si, au cours de son séjour à Alexandrie, il avait appris que les deux fonctionnaires les plus élevés de la province avaient été corrompus pour qu'ils rendent l'élection de Gaianos possible, Liberatus n'aurait pas omis de mentionner cette accusation de simonie: en effet, il n'était pas intéressé à défendre Gaianos. La cérémonie de l'ordination qui se fait dans une maison privée est manifestement une invention desti-

in exilium. qui adductus Carthaginem magnam et inde quasi Sardiniam directus, quid de eo contigit, ignoratur».

31 J. Maspero, *Histoire des patriarches* (cit. n. 20), p. 116 n. 3. Dans sa traduction, B. Evetts rend «Harismanus» par «Hierasycaminus», ce qui, comme J. Maspero le remarque, «est un non-sens, puisque cette localité est située dans la Nubie, détachée de l'empire romain depuis plus de deux siècles».

née à mettre en relief le caractère anticanonique de l'ordination de Gaianos: en effet, il y avait à Alexandrie assez d'églises pour qu'on n'eût pas besoin d'une maison privée.[32] La scène où Gaianos avoue sa faute et obtient le pardon a été manifestement inventée pour exalter Théodose. La chronologie relative des événements, enfin, est l'invention d'un auteur qui voulait cacher l'impopularité de Théodose.

Une fois cette version éliminée, reprenons le récit. La victoire des aphthartodocètes fut de courte durée: une centaine de jours après, le 24 mai 535, le *dux* et le préfet déportèrent Gaianos à Carthage. Là, il fut embarqué pour être transporté en Sardaigne. Après, on ne sait plus rien de lui.

Théodose n'eut pas à se réjouir de sa victoire: des désordres éclatèrent à Alexandrie, qui furent réprimés par les soldats. Les pertes du côté des gaïanites furent énormes (Michel le Syrien, II, p. 194, parle de 3000 morts, mais il est impossible de savoir si ce chiffre a quelque valeur), beaucoup de soldats aussi furent tués.

L'auteur du *De sectis* dit que Théodose était appuyé par le clergé d'Alexandrie et par οἱ πρῶτοι (ou οἱ μεγάλοι) τῆς πόλεως, alors qu'au sujet de Gaianos, il dit qu'il jouissait de l'appui du peuple et des moines. Liberatus présente les choses autrement. Certes, il raconte que ce sont les «*populi et monasteria*» qui chassèrent Théodose et intronisèrent Gaianos, ce qui semblerait s'accorder avec le témoignage du *De sectis*; cependant, immédiatement après, il dit que Gaianos demeura en place pendant cent trois jours, «habens [...] consentaneos aliquantos ex clero et possessores civitatis et corporatos et milites et nobiles et omnem provinciam». Il est probable que l'une aussi bien que l'autre affirmation de Liberatus correspondent à la vérité. Ce sont surtout le menu peuple d'Alexandrie et les moines qui furent au premier plan dans les troubles qui aboutirent au renversement de Théodose et à l'ordination de Gaianos; mais il est probable que des membres de l'élite et des couches moyennes agissaient à l'arrière-plan. En tout cas, il faut croire à Liberatus lorsqu'il affirme que Gaianos, une fois l'ordination reçue, était appuyé par des gens appartenant à divers groupes. Pourquoi l'aphthartodocétisme aurait-il trouvé des partisans surtout dans les couches inférieures de la société? Les divisions religieuses, du moins à l'époque en question, ne correspondent pas aux divisions sociales.

Quant aux moines, ils formaient un milieu où toutes les tendances doctrinales étaient représentées. Leur sensibilité à l'égard des controverses théologiques était, pour des raisons évidentes, énorme. Tout aussi remarquable était, dans ce milieu, la résistance des groupes hétérodoxes à l'action du temps: marginalisés, ces groupes continuaient à exister pendant très longtemps. Il suffit de regarder l'histoire des mélitiens: dans le milieu monastique, ils sont

[32] Il est étonnant que Ch. Haas, dans son livre récent *Alexandria in Late Antiquity. Topography and Social Conflict*, Baltimore 1997, p. 221, ait cru à la version de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*.

présents encore au VIIe siècle. À l'occasion, il vaut la peine de rappeler qu'il est faux de voir dans les moines, comme on le fait souvent, des hommes provenant exclusivement du peuple: dans les monastères et dans les ermitages, spécialement dans ceux qui étaient situés à proximité d'Alexandrie, il y avait des hommes provenant de diverses couches sociales.[33]

Un passage de la *HP* semble témoigner du succès de la doctrine de l'incorruptibilité parmi les moines du Delta.[34] Il raconte que Sévère d'Antioche, étant obligé de se cacher pour s'échapper aussi bien aux hommes de Justinien qu'aux partisans de Julien d'Halicarnasse, trouva un refuge dans la maison d'un certain Dorotheos, habitant de Sakha (en grec Ξοις: une ville de la partie septentrionale du Delta). Ce Dorotheos prenait soin des vieux moines qui avaient rejeté l'aphthartodocétisme. Il obtint une audience chez l'*augustalis*, Aristomachos, pour lui demander pitié pour les moines chassés par les julianistes. Il reçut l'autorisation de bâtir des églises et des tours. — Ce dernier point du récit est tout à fait anachronique. Au VIe siècle, si des moines (ou d'autres en leur nom) voulaient bâtir des églises, il leur fallait demander l'autorisation à l'évêque local, mais non pas aux autorités de l'État! Quant aux tours — ces tours caractéristiques de l'architecture monastique et qui servaient comme magasins et comme lieux de refuge en cas d'attaques de brigands — , chacun avait le droit d'en bâtir, sans demander l'autorisation à qui que ce soit. Le rédacteur de la *HP* projette sur l'ancien passé ce qui allait de soi dans l'Égypte arabe médiévale: à cette époque, les autorités de l'État ne permettaient pas de bâtir de nouvelles églises, et parfois même pas de remettre en état de vieilles églises. Malgré cet anachronisme patent, il se peut que le reste du récit contienne quelque chose de vrai: des moines du courant sévérien ont peut-être trouvé un appui chez un puissant du lieu, pour se défendre des moines gaïanites.[35]

Dans sa relation sur le conflit entre Théodose et Gaianos, Michel le Syrien écrit entre autres:[36] «Il y eut à Alexandrie une hérésie, sous le nom de Gayana, qui fut une grave erreur. Des laïcs offraient le pain au nom de Gayana, et ils venaient le prendre comme une oblation qui avait été sanctifiée par lui. Au lieu du nom du Christ, ils se laissaient séduire par le nom de cet homme. On surprit même des femmes qui baptisaient elles-mêmes leurs enfants dans la mer au nom de ce Gayana». Ces renseignements ont été pris au sérieux par J. Mas-

[33] L'idée selon laquelle le monachisme aurait été un mouvement populaire (et spécialement paysan), est aujourd'hui attaquée de divers côtés. Voir E. Wipszycka, «Le monachisme égyptien et les villes», dans ses *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive*, Roma 1996, pp. 329-336.

[34] *HP*, pp. 457-458.

[35] Il est étrange que J. Maspero, d'habitude très critique à l'égard de la *HP*, ait considéré (*op. cit.*, p. 95) l'ensemble de ce récit comme digne de foi; il l'a d'ailleurs mal résumé.

[36] Michel le Syrien, *op. cit.*, p. 194.

pero.[37] Cependant, il est évident qu'il n'y a là qu'une calomnie du type de celles qui apparaissent fréquemment dans les textes polémiques de cette époque. Certes, Michel le Syrien est un auteur respectable, mais il serait faux de considérer comme digne de foi tout ce qu'il raconte.

Gaianos fut éloigné d'Alexandrie, mais le courant dont il avait pris la tête resta. Au sujet de l'activité des gaïanites, il existe des témoignages qui se rapportent aux décennies postérieures aux événements présentés ci-dessus, voire aux siècles suivants. Théophane le Confesseur note sous l'an du monde 6057 (=564/565 de n.è.) les événements suivants: les gaïanites d'Alexandrie firent d'Elpidios, archidiacre alexandrin, leur propre évêque; Justinien ordonna de l'amener enchaîné à Constantinople; pendant le voyage, Elpidios mourut; les sévériens conférèrent la dignité épiscopale à Dorotheos. Immédiatement après, Théophane note que les deux courants se réconcilièrent et élurent un évêque commun. La concorde ne dura que trois ans. Une seconde tentative de réconciliation, également sans résultat, eut lieu en 581, sous le patriarcat de Damien, représentant de la ligne monophysite sévérienne.[38]

Les gaïanites sont mentionnés par Sophronios (début du VIIe siècle) dans un de ses récits des miracles accomplis par les saints martyrs Cyr et Jean dans le sanctuaire dédié à eux, près d'Alexandrie.[39]

Jean de Nikiou[40] connaît les gaïanites comme un groupe agissant à la veille de la conquête arabe. D'après son récit, Cyrus, patriarche melchite d'Alexandrie, pilla l'église des gaïanites dans la ville de Dafashir, près du pont dit Pont de l'apôtre Paul, sans y avoir été autorisé par les autorités civiles. Lorsque les gaïanites voulurent saisir Cyrus, les représentants de l'empereur envoyèrent des soldats, qui les pacifièrent de façon sanglante.

Aux yeux d'Anastase le Sinaïte, Gaianos fait partie de ces hérétiques qu'il faut combattre avec fermeté.[41]

Dans la *HP*, les gaïanites apparaissent encore dans des récits concernant le VIIIe siècle: pour la dernière fois, dans un passage relatif au patriarche monophysite Jacob (819-830).[42]

Revenons-en à l'inscription qui fait l'objet de notre étude. Une fois établi qui étaient Gaianos et les gaïanites, il faut poser la question de savoir en quoi précisément consistait la fonction qu'abba Georgios avait exercée — celle d'oi-

---

37 J. MASPERO, *Histoire des patriarches* (cit. n. 20), p. 116.

38 Cf. Photius, *Bibliothèque*, codex 227.

39 *Narratio miraculorum SS. Cyri et Joannis sapientium anargyrorum*, PG, 87, 3, col. 3465.

40 Jean de Nikiou, chapitre 116, 10, p. 186.

41 *Viae dux*, VI, 2, 17; VII, 1, 49; X, 5, 67; XIII, 1, 7; XIII, 7, 31; et spécialement dans le dialogue du livre XXIII, Διάλεξις Γαιανίτου καὶ ὀρθοδόξου γενομένη ἐν Ἀλεξανδρείᾳ.

42 *Patrologia Orientalis*, 5, pp. 4-5; 25-26; 32-36.

κονόμος de la μερίς des gaïanites. Envisageons deux hypothèses, qui à première vue semblent possibles.

Première hypothèse: Georgios était économe auprès de l'évêque gaïanite d'Alexandrie. L'existence de celui-ci n'est attestée que de façon saltuaire, mais l'existence des gaïanites en tant que groupe religieux distinct présuppose l'existence d'un évêque gaïanite d'Alexandrie. L'évêque, naturellement, avait son clergé, il avait donc son économe. Remarquons aussi qu'il était conforme aux habitudes de l'époque d'ensevelir un membre du clergé alexandrin dans un cimetière monastique. De même, il était normal de confier la fonction d'économe à un moine.

Deuxième hypothèse: Georgios était économe de la μερίς des gaïanites dans le Pempton.

En réalité, la première des deux hypothèses doit être écartée, car si elle était vraie, ceux qui ont rédigé le texte de l'inscription auraient écrit οἰκονόμος τῆς ἐκκλησίας, et non pas οἰκονόμος τῆς μερίδος τοῦ τῆς ὁσίας μνήμης Γαιανοῦ. La seconde hypothèse, en revanche, est parfaitement acceptable.

Dans une commnuauté monastique, celui qui portait le titre d'οἰκονόμος était le plus souvent un moine chargé de diriger les activités économiques de la communauté, notamment la vente des produits du travail des moines, et les achats, d'entretenir donc les contacts entre les moines et le monde extérieur. Même des groupes monastiques très petits avaient leur économe.[43]

Certes, dans de rares cas, c'est le chef d'un monastère qui porte ce titre.[44] Ce n'est certainement pas le cas de notre abba Georgios, car celui-ci est dit οἰκονόμος de la μερίς de Gaianos, et non d'un monastère.

Il faut donc admettre que les moines gaïanites vivant dans le Pempton avaient choisi abba Georgios comme leur administrateur pour les affaires économiques.

Ces moines gaïanites n'étaient sans doute pas des cénobites. En effet, il est tout à fait inimaginable que dans un *koinobion*, une partie des moines aient éprouvé le besoin et aient eu la possibilité de faire une «sécession» économique. En revanche, si l'on suppose qu'on a affaire à des moines gaïanites vivant dans des ermitages, la situation attestée par notre inscription deviendra compréhensible. La solidarité entre des moines appartenant à un courant qui, à l'époque où abba Georgios vivait, n'était majoritaire ni dans le milieu monastique, ni à Alexandrie, a pu les pousser à confier cette fonction importante à l'un des leurs. Remarquons qu'ils choisirent un moine qui était presbytre, qui avait donc du prestige: il est vraisemblable que grâce à son prestige, il pouvait

---

43 Cf. par exemple Pallade, *Hist. Laus.*, 10, 3 (dans l'édition *La Storia lausiaca*, éd. G. J. M. BARTELINK, Fondazione Lorenzo Valla 1974, p. 46): un économe dans le petit groupe de Pambô et de ses élèves.

44 Voir par exemple les habitudes terminologiques dans le monastère de Deir el-Bahari, étudiées par W. GODLEWSKI, *Le monastère de St. Phoibammon*, Varsovie 1986, chapitre IV.

se débrouiller plus facilement qu'un moine quelconque dans les situations conflictuelles qui étaient inévitables dans les opérations financières.[45]

S'il en est ainsi, l'inscription jette une lumière intéressante sur les centres monastiques qui entouraient Alexandrie, si importants dans l'histoire de l'Église alexandrine et sur lesquels nous possédons si peu de renseignements. Elle prouve que dans le Pempton, se trouvaient des moines appartenant au moins à deux courants doctrinaux. En effet, du fait que cette épitaphe indique qu'abba Georgios avait été économe de la μερίς de Gaianos de sainte mémoire, il ressort qu'il y avait, parmi les moines de ce centre monastique, outre celle des gaïanites, au moins une autre μερίς, sans doute celle des sévériens.

Ce renseignement est très important, car il montre comme il est faux d'imaginer que chacun des centres monastiques était entièrement uniforme au point de vue doctrinal. Certes, dans beaucoup de centres monastiques, les disputes doctrinales se terminaient par des épurations effectuées brutalement soit par les moines eux-mêmes, soit — dans les cas où les vainqueurs représentaient la tendance appuyée par le pouvoir de l'État — par les fonctionnaires locaux. Cependant, ce n'est pas toujours ni partout que la température des conflits était assez élevée pour rendre impossible, à des moines de différentes tendances, vivant dans des structures monastiques assez lâches, de coexister les uns à côté des autres. Même dans le célèbre Enaton, qui était un centre important pour les monophysites (à plusieurs reprises, il fut la résidence du patriarche monophysite), Jean Moschos, qui était orthodoxe, put converser avec des moines qu'il trouvait dignes d'admiration, qui étaient donc des partisans du *credo* chalcédonien.[46] Pendant l'occupation perse de l'Orient romain, Jean l'Aumônier, évêque chalcédonien d'Alexandrie, chargea l'*hegoumenos* de l'Enaton de porter une aide financière à l'Église de Jérusalem.[47] Nous ne savons pas si à ce moment-là c'était un chalcédonien qui revêtait cette dignité, si prestigieuse dans le monde monastique d'Égypte; cela est possible, mais il est tout aussi possible que Jean l'Aumônier, personnage pas du tout banal, ait confié une somme importante à un monophysite connu comme un homme particulièrement honnête ou habile. Dans les apophthegmes aussi on peut

---

[45] Cf. E. Wipszycka, «Les clercs dans les communautés monastiques d'Égypte», *JJP* 26 (1996), pp. 135-166.

[46] Jean Moschos, *Pratum spirituale*, paragraphes 145, 147, 177, 241.

[47] Ce renseignement se trouve dans un résumé anonyme de la *Vie de Jean l'Aumônier* écrite par Jean Moschos et Sophronios et qui ne s'est pas conservée; ce résumé a été publié par H. Delehaye, «Une Vie inédite de saint Jean l'Aumônier», *Analecta Bollandiana*, 45 (1927), pp. 5-74; le passage auquel nous nous référons, c'est le paragr. 9. Le renseignement en question manque dans la Vie écrite par Leontios de Neapolis, ouvrage postérieur à la Vie écrite par Jean Moschos et Sophronios. Il est vraisemblable que ce renseignement n'a pas été ajouté par l'auteur anonyme qui résuma l'ouvrage de Jean Moschos et de Sophronios (à quoi bon l'aurait-il fait?), mais se trouvait dans cet ouvrage.

trouver des témoignages de la coexistence pacifique de moines de diverses opinions doctrinales.[48]

Naturellement, le pluralisme doctrinal était bien plus facile à réaliser dans les centres monastiques de type semi-anachorétique que dans les *koinobia*. Le cénobitisme, notamment sous ses formes les plus proches du modèle pachômien, n'était pas très tolérant.

Adam Łajtar
Ewa Wipszycka

Department of Papyrology
Institute of Archaeology
University of Warsaw
Krakowskie Przedmieście 26/28
00-927 Warszawa 64
POLAND

48 Cf. par exemple *Gerontikon*, «Phocas»", 1, dans *PG* 65, col. 432-433.